

d'existences de ce temps qui, dans leurs contrastes et leurs variations, dans leur noblesse et dans leurs défaillances, semblent manquer de logique ou de droiture, et qui ne manquent que de foi. — On comprendra du moins dans quelles dispositions attendries, sereines et honnêtes Raoul entra au presbytère à la suite de son entrevue avec les parents de Sibylle. Il les avait vus à demi gagnés, et, malgré toutes les réserves dont ils avaient enveloppé la tolérance qu'ils lui accordaient, il y sentait une sanction réelle de ses prétentions et de ses vœux. Il connaissait le respect et l'adoration de Sibylle pour les deux vieillards, et, assuré d'une alliance si puissante, il crut pouvoir s'abandonner franchement à ses espérances. Ces espérances avaient pris un caractère plus ardent et plus tendre depuis qu'il avait pénétré dans cet intérieur patriarcal et respé l'air de paix, de douceur et de dignité dont il semblait être parfumé. L'aspect même du château, le bon goût, l'ordre et le silence qui y régnaient, les grands jardins en fleur, le vitrage étincelant, les serres, les avenues et les bois, tout ce qu'il avait pu entrevoir de la demeure natale de Sibylle formait à la jeune fille elle-même un cadre harmonieux, à la fois sévère et gracieux comme elle. Il envisageait avec des effusions de cœur la pensée d'enfermer sa vie, son art, son avenir dans cette retraite bénie, à côté de celle qui lui paraissait être l'âme et le génie de ce lieu enchanté. Pour cet esprit troublé et pour ce cœur fatigué, un tel rêve, exalté par la passion, avait des délices incomparables.

Ne trouvant pas le curé au presbytère, il se rendit à l'église. En prévision du lendemain, les ouvriers venaient d'enlever les échafaudages qui encombraient la nef pour la restituer aux besoins du culte. Raoul profita de ce débarras pour examiner sous différentes perspectives l'effet général de son œuvre commencée, en se portant tour à tour sur différents points de l'église. Accoudé sur une des stalles du chœur, il s'absorbait dans ses observations critiques, quand il entendit la porte de l'église s'ouvrir, puis se refermer. L'instant d'après, mademoiselle de Férias parut dans la nef : elle s'arrêta quelques secondes, puis, apercevant Raoul, que l'étonnement retenait immobile sur le pavé du chœur, elle s'avança vers lui. A mesure qu'elle approchait, le pli sévère de ses sourcils et la décision hautaine de son regard faisaient passer dans les veines du jeune homme, surpris peut-être en plein rêve de bonheur, de douloureux frissons. — Il s'inclina.

— Dois-je me retirer, mademoiselle ? dit-il.

— Non, monsieur, je vous cherche.

Après un peu de recueillement, elle reprit :

— Je viens moi-même, monsieur le comte, vous prier de rendre à ma vie la liberté et le repos que votre présence ici lui enlève. Vous m'excuserez si j'hésite sur le choix des arguments que je dois employer pour vous y décider... Est-ce à votre conscience ou à votre honneur que je dois faire appel ?... Votre conscience, monsieur, ne reconnaît d'autres lois, je le crains, que votre fantaisie et votre bon plaisir, et vous me permettez d'en attendre peu de secours, puisqu'elle ne vous a pas interdit d'elle-même une conduite que la plus simple honnêteté réprouve.

Le ton âpre de Sibylle et la mesure étudiée de son langage glacé achevaient si cruellement de détruire les espérances dont Raoul s'était bercé un instant, qu'il se sentit défaillir à demi. Il porta une main à son front, qui s'était chargé d'une pâleur livide, et, s'appuyant de l'autre sur la stalle voisine :

— Mon Dieu ! murmura-t-il.

— Je voudrais, poursuivit la jeune fille avec le même accent de hauteur, je voudrais compter davantage sur votre honneur, sur les sentiments de savoir-vivre et de délicatesse que les hommes les plus étrangers à la morale vulgaire sont encore forcés de respecter, quand ils sont des hommes bien nés, et qu'ils tiennent à en con-

server le nom... Permettez-moi donc de vous rappeler, monsieur, que s'il y a une loi d'honneur formelle et incontestable, c'est celle qui défend à un galant homme de s'imposer par la persécution et l'intrigue à un cœur qui le repousse.

— Mon Dieu ! répéta le comte, qui croisa les bras sur sa poitrine avec un air de froide résignation.

— Et si ce n'est pas assez, monsieur, pour vous toucher, je m'adresserai à votre raison, à votre bon sens... Cette entreprise, peu honorable, où vous vous obstinez, ne peut aboutir, laissez-moi vous le dire, qu'à votre confusion. Vous vous êtes gagné la partialité de quelques personnes que je respecte profondément, et vous vous flattez que je céderai un jour ou l'autre à leur influence... Eh bien, je vous atteste, monsieur, que vous vous faites illusion et que toute ma référence pour ces personnes ne saurait, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais, me faire dévier de la ligne de conduite que je me suis tracée vis-à-vis de vous... et je vous atteste encore que votre persévérance, durât-elle des années, ne ferait que rendre vos prétentions plus vaines, en redoublant dans mon cœur les sentiments de dédain et de mésestime que de tels procédés m'inspirent.

Le comte de Chalys étendit les bras vers l'un des angles de l'autel.

— Tenez, mademoiselle, dit-il, je me demande si c'est vous qui parlez... ou bien si ce n'est pas une de ces statues de pierre que voilà !

Une flamme de colère s'alluma dans l'œil de Sibylle.

— Celle qui vous parle, dit-elle vivement, est une jeune fille odieusement outragée, et qui certes n'eût pas été soumise à cette indignité, si vous aviez vu près d'elle une seule main capable de la défendre ou de la venger !

A ces mots, une sorte de cri sourd s'échappa de la poitrine de Raoul ; sa main s'abattit lourdement sur le plat de la boiserie. Il marcha vers Sibylle, et la regardant en face :

— Retirez-vous ! lui dit-il.

Stupéfiée par le rayonnement effrayant de ses yeux, la jeune fille ne bougea pas.

— Retirez-vous ! répéta Raoul avec force... vous êtes une enfant insensée ! et vous me feriez perdre à moi-même la raison... avec la patience et le respect !... Quoi ! voilà donc vos vertus... votre charité... votre religion, mademoiselle Sibylle !... Bonté du ciel !... Je suis un homme sans conscience... sans honneur... sans cœur... sans âme !... Et pourquoi ? Est-ce parce que je vous aime tendrement, fidèlement, follement, à travers tous les dégoûts, toutes les amertumes, toutes les injustices dont vous m'abreuvez ?... Non !... c'est parce que je ne crois pas, n'est-il pas vrai ?... parce que je n'ai pas la foi ? Voilà le crime, n'est-ce pas ?... qui me vaut tant de réprobation et de mépris ?... Eh bien, je n'accepte pas votre anathème, entendez-vous ? et votre Dieu, s'il existe ne le sanctionne pas !... Mais quel est donc enfin ce comble de déraison et d'iniquité ?... Comment ! la dernière des vieilles femmes de ce village qui pour toute vertu vient, chaque dimanche, dormir au pied de cette chaire, sera une sainte à vos yeux !... Et moi, qui ai toute ma vie cherché la vérité de tout l'effort de ma pensée... et dans l'angoisse la plus sincère de mon âme, je serai un misérable !... Ah ! méprisez tant qu'il vous plaira ce qui est méprisable... l'incrédulité indifférente et railleuse... mais l'incrédulité qui souffre, qui implore, qui respecte... respectez-la !

La jeune fille, muette et comme pétrifiée sur les dalles, le regardait et l'écoutait avec un mélange singulier d'intérêt et de terreur. Il fit quelques pas précipités dans l'étroite enceinte du chœur, comme pour calmer la violence des passions qui l'agitaient ; puis, s'arrêtant brusquement, et montrant la croix qui dominait l'autel :

— Prenez là, reprit-il d'un ton plus contenu, prenez là, mademoiselle Sibylle, une leçon de justice et de cha-